



L'Église catholique de rite latin ainsi que les Églises traditionnelles de la Réforme, des adventistes aux luthériens en passant par les anglicans, font le même constat : l'assiduité aux offices dominicaux décroît d'année en année et les vocations se font rares. Le christianisme a bien marqué nos sociétés d'une empreinte profonde, visible dans des monuments, des œuvres d'art, une riche littérature et même certaines manières de concevoir la solidarité¹. Mais la vaste demeure paraît s'être vidée de ses fidèles, tout comme la cathédrale Notre-Dame ravagée par l'incendie. Sombrant dans un christianisme qui ne serait plus que culturel, nous serions devenus « des héritiers sans testament », suivant le mot de René Char. Les signes et les symboles que nous ont livrés des siècles de vie chrétienne sont devenus muets pour la plupart de nos contemporains. À tel point qu'il a fallu par exemple introduire des cours de théologie à l'École du Louvre afin que les étudiants puissent comprendre le sens des œuvres religieuses qui emplissent nos musées.

Certains pointent du doigt le processus de sécularisation qui, poussé à l'extrême, aurait conduit les Églises sur le chemin de l'extinction. Les catholiques mis en minorité se seraient dissous dans le kaléidoscope du multiculturalisme ambiant où le christianisme ne serait qu'une composante culturelle parmi d'autres. Si bien qu'inversement, la tentation est grande parmi les croyants de se tourner vers un passé idéalisé et forcément meilleur. Et d'entrer en résistance en formant des îlots de « parfaits » séparés du reste de la société, adeptes d'un christianisme absolu et uniforme s'incarnant dans toutes les sphères de la vie personnelle et communautaire. Cette tentation nostalgique, qui mésinterprète la théologie du « petit reste » (*Isaïe* 1, 9 ; *Ézéchiel* 5, 3-4 ; *Michée* 4, 7 ; *Romains* 9, 27 ; etc.), rappelle le temps des cathares. Elle est d'autant plus vive qu'elle est partagée en islam par les salafistes et dans le judaïsme par les *haredim*.

Face à de telles réductions simplistes qui veulent nous faire croire à la manière d'Hésiode que l'âge d'or appartient au passé, il convient de revenir à la nature profonde de la culture, terme polysémique qui recèle plus d'une chausse-trappe. Toute religion naît, vit et se développe au sein d'une culture vivante. L'Église le confirme amplement : née dans un univers juif, elle s'est aussitôt épanouie dans la rencontre avec les cultures gréco-romaine, syriaque, perse, guèze et tamoule, dessinant autant de formes d'expression de la foi chrétienne sans cesse réactualisées. Aussi

1 Voir V. AUCANTE, *De la solidarité*, Paris, Parole et Silence, 2006, p. 151-163 ; Id., « De la solidarité en économie », Postface

in *L'économie peut-elle être solidaire ?*, Paris, Parole et Silence, 2006, p. 117-130.

considérer que le retour vers un passé idolâtré serait la planche de salut pour l'Église est une illusion trompeuse. Par exemple la messe en grec de saint Jean Chrysostome est bien plus authentique que la forme extraordinaire du rite romain qui est en latin, quoi qu'en disent les catholiques traditionalistes. Et dans cette course à l'antique, les syriaques pourraient revendiquer l'ancienneté extrême de l'anaphore de Jérusalem en vieil araméen qui date du temps des apôtres.

Un autre piège se cache dans le rejet d'un « christianisme culturel » supposé amoindri. Tous les chrétiens sont unis autour de la figure du Christ, vrai Dieu et vrai homme, venu sauver l'humanité des chaînes de la mort. Il n'est de christianisme sans cette foi qui s'exprime de multiples manières selon que l'on vit au Kerala, en Iran, en Norvège ou au Mexique. La réforme de Vatican II elle-même s'applique diversement selon les rites : les maronites sont devenus très proches des latins, tandis que les gréco-catholiques ukrainiens et roumains et les syro-malabars restent ancrés dans leurs traditions apostoliques. C'est le paradoxe de l'Église catholique : être mondialisée sans être du monde, être universelle en respectant les différences. Il ne peut donc y avoir de christianisme culturel sans chrétiens qui, au fond de leur cœur et dans leurs actes, rendent vivante et présente leur foi.

Thème 1. La culture de l'âme

L'adhésion au christianisme révèle une première dimension de la culture, liée à la liberté de chaque personne. C'est en ce sens qu'on dit d'une personne qu'elle est cultivée ou qu'elle demande le baptême. Cette acception remonte à Cicéron qui est un des premiers auteurs à employer le mot « culture » en un sens figuré, par analogie avec le travail de la terre :

Pareillement [aux champs], toutes les âmes que l'on cultive ne donnent pas de récolte. De plus, un champ, si fertile qu'il soit, ne peut être productif sans culture, et c'est la même chose pour l'âme sans enseignement... Or la culture de l'âme (*cultura animi*), c'est la philosophie : c'est elle qui extirpe radicalement les vices, met les âmes en état de recevoir les semences, leur confie et, pour ainsi dire, sème ce qui, une fois développé, jettera la plus abondante des récoltes.²

Il n'est pas vain de revenir tant à la métaphore agricole qu'à la référence philosophique : par la culture, qui implique l'effort, l'être humain élargit son horizon intérieur. Il s'agit bien d'un travail sur soi, par lequel chacun peut « recevoir les semences » de l'esprit et donc s'élever et grandir en humanité. La conversion au christianisme rejoint cet idéal philosophique, en lui ajoutant une dimension spirituelle et sans renier pour autant le travail intérieur. Tel était l'idéal des ermites syriens comme saint Maron dont il est dit « qu'en pratiquant l'art de la culture des âmes, il fit pousser

de nombreuses plantes de philosophie³ ». La conversion de saint Augustin, déployée tout au long des *Confessions*, s'inscrit dans cette perspective. Dans ce sens ramené à l'individu, la culture chrétienne renvoie à la vie chrétienne d'une personne, qui englobe à la foi l'oraison personnelle, l'engagement dans le monde et l'étude de la Bible, du christianisme, de son histoire. Cette culture résulte d'un effort, d'une conversion toujours renouvelée, d'un travail sur soi.

Dans cette première acception, la culture concerne l'individu et son humanité propre. Être cultivé touche toutes les sphères de la personne, son esprit, ses sens, son intériorité. L'éveil de l'intelligence, de la sensation, de la spiritualité, sera l'enjeu de la culture. Si celle-ci oublie la spiritualité et rejette la religion, elle est réduite aux dimensions matérielles, ludiques et rationnelles.

L'orientation individuelle de la culture comme effort d'humanisation est-elle unanimement partagée ? En plaçant bien haut l'exigence de la culture de l'âme, ne risque-t-on de la réserver à une poignée d'élus, un « petit reste » de privilégiés ? Revenons à Cicéron : il ne faisait pas référence à la *païdeïa* des Grecs, dont il n'ignorait rien. Celle-ci désignait l'apprentissage de la culture, réservée aux aristocrates des cités grecques, par laquelle les jeunes gens devenaient des citoyens. Aussi pouvait-elle être maîtrisée aussi bien par le *basileus* que par un citoyen ordinaire. La *païdeïa* visait l'*arété*, l'excellence, tant de l'esprit que du corps ; elle animait les héros homériques face à leur destin, les joutes poétiques ou les premiers jeux olympiques.

Vincent
Aucante

Au contraire, Cicéron fait référence à une culture accessible à tous et pas seulement à une caste aristocratique. Rejetant la distinction grecque entre hommes et barbares, il élargit même l'ambition de l'accès à la culture à toute l'humanité. Le christianisme s'est inscrit dans cet horizon universel à partir du concile de Jérusalem, en annonçant la Bonne Nouvelle à tous les hommes, libres ou esclaves, juifs ou païens (*Galates* 3, 11 ; *Actes* 15, 3-21). Le Christ est bien venu sauver tous les hommes sans exception.

L'idéal cicéronien d'une démocratisation de la culture a fini par triompher en Occident, et l'utopie d'un savoir universel partagé sur la toile en est l'héritière. Mais avec la mondialisation, de multiples sources d'influence ont acquis pignon sur rue. Dans un tel environnement, la transmission du christianisme devient problématique car la référence chrétienne n'est qu'une alternative parmi d'autres, comme au temps d'Augustin. L'autorité de l'Église reste circonscrite au cercle des croyants et peine à se faire entendre à l'échelle des nations. Même la puissance de séduction du message chrétien universel reste trop souvent inaudible pour nos contemporains. Dans le contexte sécularisé et mondialisé de nos sociétés occidentales, la voie chrétienne n'est plus une évidence : elle entre dans un

3 THÉODORET DE CYR, *Histoire religieuse*, c. XVI, PG, t. LXXXII, p. 1418-1426.

débat permanent. C'est dans cette perspective que Jean-Paul II en appelait à la conscience de chaque personne devant choisir entre culture de vie et culture de mort, entre le Bien et le Mal, entre le christianisme et l'indifférence athée.

Le contexte culturel et religieux est très différent sous d'autres cieux. Au Guatemala, en Italie, au Liban ou au Kerala, on est chrétien comme le reste de sa famille, comme les autres habitants de son quartier, de son village. Les disputes théologiques n'ont pas cours, l'Église est intimement présente dans la vie quotidienne de chacun et l'adhésion est spontanée dans ces sociétés qui baignent dans un christianisme culturel. À l'opposé, au Sri Lanka, dans l'Inde du Nord, en Erythrée, au Pakistan, en Turquie, où les minorités chrétiennes subissent de terribles persécutions, les cultures environnantes sont hostiles au christianisme. L'adhésion de la personne porte le sceau du martyr : être chrétien, c'est risquer quotidiennement sa vie. Vivre chrétiennement est là-bas un combat où le croyant, et *a fortiori* le converti, sont exposés aux violences les plus extrêmes.

2. Une culture chrétienne ?

La culture n'est pas seulement liée à un effort individuel, elle est aussi, au sens de Kant, l'ensemble des acquis d'une société humaine :

[La culture] réside au fond dans la valeur sociale de l'homme ; c'est alors que se développent peu à peu tous les talents, que se forme le goût et que [...] commence même à se fonder une façon de penser qui peut avec le temps transformer la grossière disposition naturelle au discernement moral en principes pratiques déterminés [...] ⁴.

La culture ne s'entend pas ici comme une dimension individuelle de la personne mais comme l'acquis d'une communauté, d'un peuple. La culture est alors ce qui est en partage, ce qui rassemble les membres d'une même communauté, ce qui est en commun. Tous les croyants d'une même Église, à commencer par les catholiques, partagent la même foi, vivent les mêmes célébrations, ont des valeurs communes, se reconnaissent les uns les autres membres de la même communauté.

Une culture familiale peut ainsi être imprégnée de christianisme, ce qui repose généralement sur la prière en commun, l'assiduité aux offices, l'éducation et la transmission des valeurs. Tous les membres de telles familles auront en partage la même référence religieuse, certains s'engageant plus que d'autres, mais partageant tous la même adhésion au Christ.

Dans une communauté de plus grande dimension, les liens communs ne renvoient plus à des histoires familiales partagées. Le rapport culturel entre

4 I. KANT, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, in *Œuvres philosophiques*, Gallimard-Pléiade, t. II, p. 192.

des membres, qui souvent s'ignorent, est tissé d'une somme d'influences collectives allant de la langue aux usages domestiques. Ceci comprend aussi bien la manière de manger ou de saluer que le comportement en société ou les modèles de référence, et même la manière de penser, de présenter ses arguments. De telles communautés ne sont pas limitées aux ethnies, aux nations ou aux continents. Deux voyageurs chrétiens qui se rencontrent à l'étranger se découvrent immédiatement proches l'un de l'autre, sans partager nécessairement la même culture nationale, ni la même langue. Chacun peut en faire l'expérience : vivre une messe dite dans une langue inconnue vous rend aussitôt solidaire du reste de l'assistance.

Ces considérations générales permettent d'éclairer la place du christianisme dans la culture. Relevons tout d'abord avec Rémi Brague qu'il n'y a pas de culture purement chrétienne : le christianisme s'est déployé au sein de cultures préexistantes et les a ensemencées en les transformant, sans pour autant les effacer⁵. D'où des expressions culturelles très diverses entre, par exemple, le rite assyrien qui garde trace du judaïsme antique, le rite syro-malabar influencé par les traditions hindoues ou le rite guèze qui intègre des danses religieuses.

L'idéal d'une pureté collective et uniforme est une utopie dangereuse, source de communautarisme et de violence. Toute culture est le fruit d'une histoire, d'une sédimentation, d'une combinaison complexe d'apports hétérogènes qui finissent par former un ensemble commun où peuvent survivre des incohérences. Ainsi l'égalité réciproque entre l'homme et la femme, proclamée par saint Paul (*1 Corinthiens* 7, 3-5), a été ensevelie sous la misogynie du patriarcat romain. De même la libération des esclaves, appelée par saint Paul (*Galates* 3, 28), a eu peu d'effet immédiat, le pape Léon IX justifiant même ouvertement la pratique de l'esclavage. Et l'édit de saint Louis proclamé en 1315, qui affranchit tout esclave mettant le pied sur la terre française, est longtemps resté en sommeil dans le très chrétien Royaume de France. Il n'y a jamais eu d'âge d'or du christianisme : les chrétiens ont toujours été dans le monde sans être du monde. Si bien que chaque siècle peut revendiquer une moisson de saints reprenant chacun pour son époque l'œuvre d'évangélisation.

Le pape Benoît XVI a proposé une puissante réflexion sur le rapport entre christianisme et culture dans son *Discours au monde de la culture*, prononcé le 12 septembre 2008 à Paris. Il y rappelle que les monastères médiévaux ont été certes des lieux de conservations des trésors de la pensée antique, mais que les moines ne recherchaient ni une culture nouvelle, ni la préservation d'une culture du passé : « Ils étaient à la recherche de Dieu ». Et cette recherche de Dieu passe par « une culture de la parole, son exploration dans toutes ses dimensions ». L'accès à la Parole divine implique l'étude de la

5 R. BRAGUE, « La culture comme produit dérivé », in *Des vérités devenues folles*, Paris, Salvator, 2019, p. 111-126.

parole des traditions chrétiennes et profanes. Et Benoît XVI précise que « la Parole ne conduit pas uniquement sur la voie d'une mystique individuelle, mais elle nous introduit dans la communauté de tous ceux qui cheminent dans la foi ». L'articulation des deux dimensions de la culture, individuelle et communautaire, est au cœur du christianisme.

On ne devrait donc pas parler de culture chrétienne au singulier, mais d'une présence chrétienne au sein des cultures. Cette présence est plus ou moins vive, selon le contexte politique et le dynamisme des croyants, notamment leur aptitude à inspirer la culture de leurs contemporains. L'existence dans nos territoires d'un riche patrimoine témoignant de la foi apporte un véritable soutien voire un réconfort à ceux qui œuvrent en ce sens. Dans tout l'Occident, la littérature, l'architecture et les arts sont marqués par le christianisme. On comprend qu'inversement ceux qui rejettent la liberté de religion en général et le christianisme en particulier s'acharnent à en détruire les signes visibles qui rappellent trop aux consciences de nos contemporains égarés le choix quotidien qu'ils ont à faire entre une culture de vie (inspirée par le christianisme) et une culture de mort (qui le rejette). Pour certains, portés au laïcisme, le respect des différences imposerait leur disparition de l'espace public et médiatique qui devrait être indifférent et vidé de toute présence du religieux. Pour d'autres, portés au salafisme, la figuration religieuse serait proscrite, en particulier la croix des chrétiens, et les signes visibles du christianisme devraient être effacés. Et à l'extrême surgit le vandalisme des croix, des tabernacles, des cimetières, des statues de saints. Cet activisme anti-chrétien, qui peut devenir destructeur, montre malgré lui que le christianisme compte assez dans nos sociétés supposées déchristianisées pour faire l'objet de telles violences.

Thème

3. Sécularisation et mondialisation

La complémentarité des deux dimensions de la culture, individuelle et communautaire, soulignée par Benoît XVI, pose la question de la transmission de la Parole dans des sociétés mondialisées où coexistent des apports multiples et hétérogènes. Nos cultures occidentales sont écartelées entre la reconnaissance de la diversité et une histoire chrétienne dont elles sont les héritières. Le cardinal Angelo Scola parle à ce sujet du « métissage » des cultures dont les apports se trouvent de fait entremêlés sur les mêmes territoires. Politiquement, les démocraties libérales doivent relever une gageure : maintenir la cohésion entre tous les citoyens par-delà des différences incompatibles entre elles. Quelles normes, quelles valeurs invoquer lorsque des groupes de pression revendiquent la légalisation de l'euthanasie, de la gestation pour autrui ou encore de la polygamie ? La voix de l'Église et des chrétiens, quand elle ose se faire entendre, entre alors en opposition avec d'autres communautés qui revendiquent des valeurs différentes. Même le recours au bon sens ou au bien commun peut alors

devenir problématique lorsque les passions et les affects imposent leur joug à la raison.

Avec la sécularisation de nos sociétés occidentales, les Églises se sont éloignées du pouvoir et ont pu développer leur richesse spirituelle. Perdant leur autorité, elles se trouvent aussi confrontées à une double concurrence : d'une part, l'adhésion au christianisme est devenue libre et volontaire et n'est plus acquise comme composante d'un héritage commun, d'autre part les autres religions se posent en alternatives et mènent des entreprises prosélytes jusque dans les rangs des familles traditionnellement chrétiennes. Inversement, ce contexte offre aussi de manière inattendue de nombreuses opportunités pour annoncer l'Évangile à des personnes en recherche qui sont souvent loin de l'Église. Ainsi l'on observe un ample mouvement de conversions et de baptêmes, notamment parmi les musulmans.

Cette situation n'a rien de nouveau. L'apôtre saint Thomas l'a rencontrée lors de son périple missionnaire le long de la route de la soie⁶. Saint Paul a été confronté de même à cette diversité et son discours devant l'Aréopage d'Athènes est toujours d'actualité : Dieu est toujours inconnu pour la majorité de nos contemporains (*Actes 17, 23*). Et nous sommes appelés à annoncer le Christ, à temps et à contretemps, sans jamais nous lasser.

Revenons au discours de Benoît XVI qui nous livre un indice capital pour cette entreprise. Le pape insiste sur la nécessité de pratiquer une « culture de la Parole » et prend le chant monastique comme modèle. Le chant unit en effet la parole et la musique, l'esprit et le corps vivant. En lui s'unissent, sans disparaître, les différences autour d'une harmonie commune. Ainsi la vie chrétienne doit-elle devenir un modèle pour la chorale du monde et y rayonner de toute sa splendeur.

Le christianisme ne peut rester refermé sur lui-même, sa nature le porte à témoigner. L'Église s'est mondialisée depuis les origines, en s'acclimatant à la diversité culturelle afin d'annoncer la Bonne nouvelle. Déjà saint Paul revendiquait cette nécessité de se faire proche des différentes cultures : « Avec les juifs, j'ai été un juif... Avec les sans-loi, j'ai été un sans-loi » (*1 Corinthiens 9, 20-21*). Le chrétien est appelé à s'impliquer dans le monde pour y apporter les semences de la culture de vie. Face aux vents contraires, le témoignage chrétien individuel et communautaire permet d'éveiller « l'oreille du cœur » et de renouer le lien fragile entre l'intelligence et l'amour. La tension entre ce lien et la liberté individuelle peut être apprivoisée dès lors que la culture de l'âme rencontre l'audace de la vie chrétienne. C'est en donnant la priorité à l'annonce de la Bonne nouvelle que l'Église rayonnera dans la société, en professant un christianisme culturel, comme « la lumière brille dans les ténèbres » (*Jean 1, 5*).

6 Voir V. AUCANTE, *Thomas l'apôtre, l'athlète du Christ*, Le Plessis-Robinson, France-Empire, 2021.

Vincent Aucante, né en 1964. Ingénieur, docteur en philosophie. Ancien directeur du Centre Saint-Louis à Rome et conseiller culturel à l'Ambassade de France près le Saint-Siège. Ancien directeur culturel du Collège des Bernardins à Paris. Directeur d'un centre de formation au Ministère de la défense. Spécialiste de Descartes et d'Edith Stein. Collaborateur du magazine France-catholique. Membre de l'Observatoire Foi et Culture de la Conférence des évêques de France. Dernières publications : Barbares : le retour, DDB, 2016 ; Les chrétiens d'Orient en France, Salvator, 2018 ; Edith Stein, la grâce devant soi, Éditions du carmel, 2019 ; Thomas l'apôtre, l'athlète du Christ, France-Empire, 2021

La Revue est maintenant distribuée régulièrement et gratuitement sous forme numérique à 151 missionnaires et centres de formation à travers le monde : 53 en Afrique, 43 en Asie (dont 6 en Chine continentale et 29 au Vietnam) et 55 aux Amériques (Centre et Sud).

Vous pouvez aider cette diffusion missionnaire par un don à l'Association *Communio* (qui donne lieu à un reçu fiscal).